

## JOSE DE JESUS MUÑOZ CAPILLA, PREDICATEUR ET PHILOSOPHE DE L'HISTOIRE

A l'éminent philosophe Enrique Rivera de Ventosa,  
ami des hispanistes toulousains, en hommage très  
affectueux.

José de Jesús Muñoz Capilla (1771-1840) n'est pas seulement un métaphysicien, un sociologue, un anthropologue et un apologiste du christianisme; c'est, en outre, un grand prédicateur, qui illustra pendant des années la chaire sacrée, dans la cathédrale de Cordoue<sup>1</sup>. Le recueil posthume de ses *Sermons* (Madrid, Librería Rivadeneyra, 1846), fut publié en deux tomes, composés respectivement de 376 et de 428 pages, sous l'égide de l'évêque de Cordoue, Juan Bonel y Orbe, qui avait fort bien connu l'auteur. En appendice du tome I, fut ajoutée une petite biographie anonyme (pp. I-XXIII). Parmi les quarante-cinq sermons ainsi réunis, les huit premiers furent prononcés à l'occasion de plusieurs Dimanches de l'Avent, mais ne sont pas datés. Tous les autres furent faits lors du Carême: seuls sont datés les huit derniers de ce second groupe: cinq remontent au Carême: de 1804, trois à 1910. lors des derniers moments de calme, avant le Dos de Mayo.

Toutes ces homélies sont de haute tenue: tout en fuyant l'emphase ou le style ampoulé, elles sont marquées par un grand talent d'orateur ecclésiastique, naturel et puissant à la fois. Si elles ressemblent souvent à de savantes dissertations, elles ne manquent pas cependant de mouvement et de cœur; elles nous émeuvent vivement par leurs accents de profonde conviction, par la vérité de leurs analyses ou par l'ardeur communicative de leurs pieuses exhortations, jamais mièvres ou banales. Les notes dominantes de ces allocutions sont principalement l'appel à l'humilité, le primat de la charité, la vigilance contre les embûches de Lucifer, le recours permanent à la Bible (notamment, à l'Ancien Testament) et le sens du *desengaño* devant les vanités terrestres (bien dans

1 On peut lire mes travaux 'Muñoz Capilla, interprète du sensualisme mitigé, dans la revue *Philosophie*, n.° IX (Toulouse 1983, Annales de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 45-57) et 'Muñoz Capilla, historien des religions et apologiste du christianisme', dans l'*Homenaje a Pedro Sainz Rodríguez* (Madrid, sous-presse), ainsi que le chapitre sur M.C., dans mon *Histoire de la philosophie espagnole* (Toulouse, 1983, pp. 180-185).

la ligne du Commentaire de l'*Ecclésiaste*, écrit en 1810, par Muñoz Capilla, dans Cadix assiégée par les troupes napoléoniennes, mais publié seulement en 1881); on y remarque aussi les louanges de la vertu de simplicité, la dénonciation des mauvais dirigeants (surtout municipaux) et des *beati possidentes*, enfin la constante invocation à Notre Dame (dont la protection est sollicitée, dans chaque exorde).

Les écrivains chrétiens sur lesquels s'appuie, ce faisant, le célèbre moine augustin de Cordoue, disciple (très indépendant) de Condillac et de la modernité, sont d'abord les Prophètes (Isaïe, Ezechiel, Jérémie, Daniel, Baruch, Habacuc, Malachie, Elisée), ainsi que Moïse et le Précurseur saint Jean-Baptiste mais aussi saint Paul, les Pères de l'Eglise (avant tout, saint Augustin, perpétuellement cité, et également Tertullien, St Cyprien, St Ignace d'Antioche, St Ambroise, St Jean Chrysostome, St Paulin, St Carpe, St Martin); c'est, d'autre part, saint Grégoire le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, Bède le Vénérable, saint Thomas More., sainte Thérèse de Jésus, saint Jean de la Croix, l'évêque Théophile d'Antioche, St François de Sales, etc. Les auteurs profanes allégués au cours de ces sermons sont Platon, Aristote, Cicéron, Xénophon, Sénèque, Photion, Fabricius, Rousseau, sans parler des héros païens qui se trouvent magnifiés, au passage, comme Codrus, Aristide, Scipion, Régulus, etc. Aucun «spirituel» du *Siglo de oro* hispanique n'est appelé à la rescousse; en revanche, l'un des sermons fait une référence élogieuse à Aranda, à Jovellanos, à Godoy (el Príncipe de la Paz) et à Charles IV, ainsi qu'au savant et philanthrope nord-américain Benjamin Thomson Rumford. Les seuls adversaires dont le nom figure au long de ces huit cent-quatre pages sont Epicure, Hobbes et Spinoza (Dupuis et Volney, combattus dans le *Tratado del verdadero origen de la religión*, n'apparaissent nulle part).

Sans vouloir établir ici une recension systématique et exhaustive de cette oeuvre bien attachante, je relèverai plutôt quelques uns des aspects les plus significatifs, qui révèlent chez l'auteur de *La Florida* et de tant d'autres ouvrages de haute valeur, un prédicateur de premier ordre, à la foi ardente et singulièrement éclairée, qui nous convie, par-dessus tout, à pratiquer la vertu d'espérance.

\* \* \*

Muñoz Capilla procède à une analyse de la nature humaine, à la façon de Pascal, opposant l'une à l'autre notre grandeur et notre misère. «Nous sentons, en premier lieu, en nous une force indépendante de toute autre force extérieure, avec laquelle nous vivons, nous sommes et nous mourons, sans avoir besoin d'aucune aide semblable à celle dont ont besoin les autres êtres pour exister et pour agir; et nous en déduisons que nous sommes indépendants, nous méconnaissons l'action de la cause première et nous nous persuadons que nous pouvons faire notre bonheur, de même que nous pouvons manger et dormir et assumer toutes les autres opérations qui ont pour but notre conservation personnelle» (second

sermon d'un 2ème Dimanche de l'Avent, pp. 30-31) <sup>2</sup>. Cette expérience nous incline à une certaine auto-suffisance, qui insuffle en nous un tel orgueil que nous avons tendance à nous passer de Dieu. «Il est donc vain de recourir à Dieu pour lui demander ses secours; ce qu'on appelle la Grâce est de trop; l'homme peut tout ce qu'il doit et il doit tout ce qui contribue à son bonheur. Ce sentiment transforme le chrétien en un stoïcien orgueilleux, en un pélagien fier et obstiné» (*ibid.*, cit.) <sup>3</sup>. Mais, d'un autre côté, nous éprouvons amèrement un sentiment de déréliction et d'infirmité, devant la fragilité et la finitude constitutive de notre existence. «Il existe en nous un sentiment —chose étonnante!— opposé au précédent, et véritable lui aussi, en un certain sens, comme lui: le sentiment de notre faiblesse, de notre débilité: sentiment qui nous signale continuellement le terme que doit avoir notre existence fragile et méprisable. Et comme nous touchons du doigt, par expérience, les mêmes altérations dans nos facultés matérielles que dans nos facultés spirituelles, et comme nous constatons que la pensée, à l'instar du corps, à son enfance, sa robustesse et sa décrépitude, nous en inférons que tout s'achève en même temps, que l'âme s'évanouit comme les gaz se dissipent, dans les décompositions des corps, et que la croyance à la vie future est un roman, sanctionné par l'intérêt des uns et par la pusillanimité des autres. Et voilà comment les sentiments naturelles de l'homme, mal interprétés par lui, tendent à transformer le chrétien en un épicurien matérialiste» (*loc. cit.*, p. 31) <sup>4</sup>.

Une telle contradiction contribue gravement à un affaiblissement de la foi religieuse. Cela d'autant plus que notre condition humaine, étroitement soumise au visible et au spatio-temporel, nous porte à nier l'invisible et le spirituel; hantés par le devenir, dans lequel nous sommes irrémédiablement plongés, nous ne parvenons même pas à concevoir l'être et l'éternel. «En effet, contraints, tant que l'âme vit ici-bas unie à ces corps, à connaître les choses au moyen des sens, nous tenons seule-

2 «Sentimos en primer lugar en nosotros una fuerza, independiente de otra ninguna fuerza exterior, con la cual vivimos y somos y nos movemos sin necesidad de ningún auxilio, como lo han menester otros seres para existir y obrar; y de aquí deducimos que somos independientes, desconocemos la acción de la primera causa, y nos persuadimos que podemos hacer nuestra felicidad, así como podemos comer y dormir, y ejercer todas las demás operaciones encaminadas a nuestra propia conservación».

3 «En vano es pues recurrir a Dios por auxilios; está de más eso que se ha llamado gracia; el hombre puede todo lo que debe, y debe todo lo que contribuye a su felicidad. Este sentimiento convierte al cristiano en estóico orgulloso, en pelagiano soberbio y pertinaz».

4 «Existe en nosotros un sentimiento ¡cosa maravillosa! opuesto a aquel primero; y verdadero también como aquel en cierto sentido, el sentimiento de nuestra flaqueza, de nuestra debilidad; sentimiento que nos avisa de continuo el término que ha de tener nuestra existencia fragil y deleznable; y como tocamos por la experiencia las mismas alteraciones en nuestras facultades materiales que en las espirituales, y que el pensamiento tiene, como la tiene el cuerpo, su infancia, su robustez y su decrepitud, inferimos de ahí que todo se acaba a un mismo tiempo, que se evapora el alma, como se desprenden los gases en las descomposiciones de los cuerpos, y que todo eso de la vida futura es una novela sancionada por el interés de unos y la pusillanidad de otros. Y hé aquí como los sentimientos naturales del hombre mal entendidos tienden a convertir al cristiano en epicureo materialista».

ment pour réels et véritables les objets qui les affectent; et même alors que nous savons qu'il en existe d'autres, s'ils n'agissent pas sur nos sens, l'impression qu'ils font sur notre esprit est très faible. C'est pourquoi, absorbés par la contemplation et par la jouissance de ces choses que nous voyons et touchons, nous pouvons difficilement concevoir celles dont la foi nous enseigne qu'elles existent. Ici-bas, tout est succession; là-bas, tout est éternité; ici-bas, tout est matériel et corporel; là-bas, tout est spirituel et invisible» (*loc. cit.*, p. 32) <sup>5</sup>.

La foi, qui est d'ailleurs un don de Dieu, requiert, par conséquent, un combat de tous les instants, pour percevoir, d'une certaine manière, l'immatériel, pour l'affirmer pleinement et pour nous rendre scrupuleusement attentif à lui. Muñoz Capilla pourrait dire, comme Alfred de Vigny: «L'invisible est réel, les âmes ont leur monde...». Mais cette foi exige l'appel à la réflexion, au recueillement, loin de l'invasion de notre sensibilité par les objets du monde. Le prédicateur cordouan, toujours fidèle à sa psychologie sensualiste (celle de l'Idéologie française), nous le dit, avec pertinence, dans un autre sermon (tome I, p. 329): «Il se trouve, dans les connaissances et les affections naturelles, que les unes naissent et sont acquises par nous au moyen de la réflexion, tandis que les autres sont dénommées connaissances par sensation ou par sentiment; les premières sont les produits de notre effort; les secondes sont le fruit de notre constitution elle-même; les premières sont plus sûres, plus solides, plus durables; les secondes sont plus vives, plus profondes et plus passagères» <sup>6</sup>.

Au-delà de la réflexion elle-même, c'est-à-dire du travail patient de l'entendement sur les données fournies par les sens, la foi est principalement l'adhésion toute simple et spontanée à un corps de vérités que nous enseigne Dieu à travers sa Révélation et son Eglise. A ce niveau, la logique humaine est dépassée, bien qu'elle ne soit pas annihilée ou récusee: l'intellect doit s'abandonner au dire du Père, comme l'enfant qui croit, en toute innocence, à ce que lui disent ses parents. Il faut avoir la naïveté et la fraîcheur de l'esprit d'enfance, qui se confie sans réticence à la voix indubitable du Maître intérieur et supérieur, de Jésus Christ en personne, «qui ne peut ni se tromper ni nous tromper» (formule du catéchisme, trente fois répétée par Muñoz Capilla). Le recours au Seigneur, qui est notre inépuisable Providence, transcende tous nos doutes et toutes nos angoisses. Il nous suffit de réciter le *Pater Noster*, mais en le prenant à la lettre.

5 «Porque obligados, mientras el alma vive aquí unida a estos cuerpos, a conocer las cosas por medio de los sentidos, sólo tenemos por reales y verdaderos objetos los que los afectan; y aun cuando sepamos que existen otros, si no obran sobre nuestros sentidos es muy débil la impresión que hacen en nuestro espíritu. De aquí que empapados en la contemplación y goce de estas cosas que vemos y tocamos, apenas podemos concebir las que la fe nos enseña que existen. Aquí todo es sucesión, allí todo eternidad; aquí todo material y corporeo, allí todo espiritual e invisible».

6 19è sermon (un sermon prononcé pour un 2è Dimanche de Carême): «Sucede en los conocimientos y afectos naturales, que unos nacen y los adquirimos por medio de la reflexión, otros se llaman de sensación o de sentimiento: aquellos son hijos de nuestro trabajo, estos son fruto de nuestra misma constitución; aquellos son más seguros, más sólidos, más durables; estos son más vivos, más profundos y pasajeros».

C'est que Dieu «parle aux hommes de bouche à oreille»<sup>7</sup>, aussi bien depuis l'Incarnation et l'Évangile que jusqu'à sa parole de tous les jours, adressée à notre cœur. «Il lui parle au moyen de la raison. Car celle-ci n'est pas autre chose qu'une participation à la raison éternelle, qui est le Verbe lui-même: un reflet de la lumière créée, qui est le Fils de Dieu; et ce Seigneur est la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, comme le dit saint Jean»<sup>8</sup>. On reconnaît là l'influence d'un disciple de Malebranche, le cardinal Gerdil (nommé uniquement, mais longuement, dans le *Tratado del verdadero origen de la religión*); comme lui, M. C. nous recommande le recueillement, pour échapper au tumulte et à l'incohérence de cette Babel qu'est le monde extérieur et la Cité: désordre qui provient «de ce que nous ne consultons jamais les avis de la saine raison»<sup>9</sup>. Le philosophe cordouan refuse tout fidéisme; loin de s'abandonner à l'irrationnel, il rehausse notre raison, dans la grande tradition classique du catholicisme. Il observe, à bon droit: «toutes nos facultés sont très limitées; les objets qui frappent nos sens causent dans l'âme des impressions si vives qu'elles l'occupent et la dominent tout entière; et comme ces impressions se succèdent les unes les autres avec une grande rapidité, elles ne laissent à l'esprit aucune place pour qu'il se convertisse en faisant réflexion sur lui-même»<sup>10</sup>.

À l'instar de Pascal, M. C. repousse le divertissement et, précurseur d'Ortega y Gasset, il nous conseille l'*ensimismamiento*. Malheureusement, «ceux qui en usent sont très peu nombreux, ...(...)...; parmi eux, il y en a fort peu qui font de la réflexion l'usage convenable. Nous avons une certaine répugnance à rentrer en nous-même, parce que nous n'y trouvons rien qui puisse satisfaire notre amour-propre et, par conséquent, il y a, en nous, un certain prurit à nous tourner vers les objets extérieurs ...(...)... Beaucoup rentrent en eux-même pour consulter, non pas leur raison, mais leurs appétits; ...(...)...; c'est que la lumière de la raison resplendit au milieu des ténèbres de notre âme, mais nous lui tournons le dos, afin de ne pas la voir»<sup>11</sup>. D'autre part, «si faible et si malade est la vue de nos entendements que lorsque la lumière lui est ôtée, on ne peut plus rien voir, et lorsqu'elle est éclatante, on est ébloui, sans qu'il y ait une juste mesure à partir de laquelle l'entendement puisse discer-

7 *Ibid.*, p. 317: «habló a los hombres boca a boca».

8 *Ibid.*, pp. 318-19: «le habla, digo, por medio de la razón. Porque ésta no es más que una participación de la razón eterna que es el mismo Verbo: un reflejo de la luz increada, que es el Hijo de Dios, y este Señor es la verdadera luz que ilumina a todo hombre que viene a este mundo, como dice san Juan».

9 *Ibid.*, p. 320: «no consultamos nunca los dictámenes de la sana razón».

10 *Ibid.*: «Nuestras facultades todas son muy limitadas; los objetos que hieren nuestros sentidos causan impresiones tan vivas en el alma, que toda la ocupan y la dominan, y como estas impresiones se suceden unas o tras con tanta rapidez, no dejan lugar al ánimo para que se convierta a reflexionar sobre sí».

11 *Ibid.*: «Son muy pocos los que usan, ni se les puede hacer que usen de reflexión alguna sobre sí mismos, y entre los que usan son poquísimos los que hacen de ella el uso que es debido. Tenemos cierta repugnancia a entrar dentro de nosotros mismos, porque no hallamos allí cosa que pueda satisfacer a nuestro amor propio, y de consiguiente hay siempre en nosotros cierto prurito a distraernos sobre los objetos exteriores...(...). Muchos se meten en su interior para consultar, no su razón, sino su apetito; ...(...)... ellos es que la luz de la razón resplandece en medio de las tinieblas de nuestra alma, pero se le vuelven las espaldas para no verla».

ner les choses»<sup>12</sup>. Pourtant, il nous faut absolument «consulter et suivre la voix de la raison; mais de la raison pure, dépouillée et saine»<sup>13</sup>, qui est celle de Dieu et que couronnera ensuite «la voix de la foi».

\* \* \*

Hélas, l'ambiance de l'époque no semble guère, d'après M.C., être favorable à l'esprit religieux: non pas que l'athéisme soit en lutte ouverte avec le christianisme, mais bien plutôt parce que l'indifférentisme règne et parce que professer la foi semble à beaucoup une attitude arriérée. «De nos jours, la religion n'est point à la mode et comme tous les hommes marchent avec la mode, personne n'a la hardiesse de paraître chrétien; nous avons peur de sembler chrétiens, parce que nous craignons qu'on se moque de nous et que, si nous voulons faire les hommes pieux, on nous taxe d'hypocrites, de superstitieux et d'anxieux»<sup>14</sup>. En bref, la respect humain paralyse tout élan de dévotion et toute profession de notre credo. Certains attribuent cette atmosphère d'agnosticisme ou même de matérialisme à une action concertée des gouvernants, qui persécuteraient, selon eux, les fidèles. Cette interprétation est inexacte. L'hypothèse, également, d'une propagande néfaste, soi-disant issue de la philosophie des Lumières, n'est pas moins fausse que la précédente. Partisan du progrès, M.C. s'élève vigoureusement là-contre. «Cette crise ne provient pas des gouvernements, comme quelques-uns le pensent sottement ou méchamment; c'est une crise de notre temps; elle n'est point venue du progrès des Lumières et du savoir, comme d'autres le proclament stupidement, mais elle a bien plutôt pour origine le relâchement des mœurs et l'extinction de la morale publique»<sup>15</sup>. Le sel s'est affadi; la ferveur chrétienne a sensiblement diminué; les plaisirs et les bas intérêt l'ont peu à peu emporté sur la maîtrise de soi et sur l'idéal; l'influence salutaire *a contrario* des dirigeants du plus haut rang en faveur des convictions et des pratiques religieuses s'avère inefficace, de même que les enseignements des nombreux philosophes chrétiens de nos décennies; seul exerce une action immense le poids de l'opinion publique, manœuvrée par les ennemis du christianisme, qui n'ont jamais désarmé et qui ont petit à petit sapé les principes de la morale, en suscitant la dégradation de la conduite privée et publique. «Aujourd'hui plus que jamais,

12 *Ibid.*, p. 95. «Tan torpe y enfermiza se halla la vista de nuestros entendimientos, que si la luz está retirada no puede divisarla, y si inmediata se encandila con ella, sin haber medio proporcionado desde donde la pueda discernir.

13 *Ibid.*, p. 324 (18<sup>e</sup> Sermon, un Second Dimanche de Carême): «consulter y seguir la voz de la razón; pero de la razón pura, despejada y sana».

14 *Ibid.*, pp. 35-36 (2<sup>e</sup> Sermon, pour un 2<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent): «en nuestros días no está en moda la Religión, y como todos se van con la moda, nadie se atreve a parecer cristiano, nos avergonzamos de parecer cristianos porque tememos se burlen de nosotros, y que si queremos echarla de piadosos se nos repunte hipócritas, supersticiosos y preocupados».

15 *Ibid.* «Y no es este achaque que proviene de los gobiernos, como algunos piensan necia o pícaramente; es achaque del tiempo de esta época; ni esto nace de los progresos de las luces y del saber, como otros tontamente discurren, sino de la relajación de las costumbres y extinción de la moral pública».

les gouvernements sont tous convaincus de la nécessité de la religion et de la divinité du christianisme, comme jadis le chancelier Bacon. De nos jours, les méchants en sont réduits à une espèce de lutte négative. Ils disent: nous sommes le plus grand nombre; c'est nous qui donnons le ton; ne donnons aucun signe d'être chrétiens et ne pas paraître chrétien deviendra à la mode»<sup>16</sup>.

Il faut réagir contre cet esprit grégaire, qui pousse nos contemporains à avoir honte d'être chrétiens. Comme l'a dit Tertullien, nous devons, au contraire, hautement confesser notre foi et en être tout fiers<sup>17</sup>. Qu'on prenne exemple sur les premiers chrétiens, qui se faisaient gloire d'adhérer au christianisme et de le vivre ¡Peu importe qu'on nous traite de fanatiques ou d'anxieux! Il nous sera possible, du reste, de retourner ce reproche contre nos censeurs, car notre morale religieuse «interdit même les fautes de raisonnement, abomine le fanatisme et la superstition»<sup>18</sup> M. C. vitupère les déviations ou les caricatures de la religion, ainsi que le bigotisme, tandis que le comportement des impies s'inspire généralement d'un bas égoïsme, d'une sordide morale de l'intérêt privé et individuel, du calcul terre-à-terre (M.C. vise-t-il Bentham?) et de la ruse ou de l'ambition la plus immodérée<sup>19</sup>. Et quant au contenu des dogmes de notre foi, pourquoi rougir de leurs enseignements? Notre liberté psychologique et morale, l'immortalité et la résurrection de la chair la Création par Dieu d'un univers admirablement réglé, le jugement équitable de tous après la mort: tout cela ne renferme rien qui puisse nous discréditer.

Toutefois, il ne s'agit pas d'adopter des airs fracassants pour se proclamer *urbi et orbi* chrétiens. «Le bigotisme est un manque de discrétion, un désir de se faire voir et remarquer par des signes extraordinaires de dévotion et de vertu»<sup>20</sup>. On doit plutôt, sans provocation aucune, mépriser les sophismes des athées et ne pas entrer en discussion avec eux, dans la mesure où ils méconnaissent la religion. «Le mieux et le plus sage, c'est de ne parler de religion qu'avec celui qui la connaît et qui l'apprécie, ...(...)... n'en parler qu'avec opportunité, quand nous nous promettons d'être entendus avec respect et profit»<sup>21</sup>. La meilleure façon de défendre la religion, c'est de bien agir, de mener une vie honnête et digne.

16 *Ibid.* «Los gobiernos hoy más que nunca, todos, todos están convencidos de la necesidad de la Religión; y los sabios y los filósofos de estos tiempos van conviniendo en la verdad y en la divinidad del cristianismo, como el canceller Bacon. Los malos, en el día, están reducidos a una especie de lucha negativa. Ellos dicen: somos los más; somos los que damos el tono; no demos señales de cristianos, y vendrá a ser moda no parecerlo».

17 *Ibid.*, cf. pp. 37-38.

18 *Ibid.*, p. 37: «prohibiendo los de pensamiento, abomina el fanatismo y la superstición».

19 *Ibid.*, cf. p. 38.

20 *Ibid.*, p. 41: «La gazmonería es falta de discreción, y deseo de hacerse visibles y notables con raras y extraordinarias muestras de devoción y virtud».

21 *Ibid.*, p. 40: «lo mejor y lo más prudente es no hablar de religión sino con quien la conoce y la aprecia...(...)...; no hablar de religión sino con oportunidad, cuando nos prometamos ser oídos con respeto y aprovechamiento».

M. C. y est revenu, bien des fois, dans ses sermons: le plus gros obstacle à la piété, ce ne sont pas «les ennemis extérieurs» (la pression sociale athée; «les gens qui conservent tout l'extérieur du christianisme, ...(...)... mais qui n'admettent pas la nécessité de mortifier notre chair, ceux qui gardent jalousement l'amour de l'argent»<sup>22</sup> etc.); ce sont plutôt «les ennemis intérieurs». En effet, contre les premiers, il suffit de se retrancher dans la retraite, «non pas dans la retraite du désert, mais dans celle qui est compatible avec nos obligations»<sup>23</sup>, dans celle où tout se décante grâce à un minimum de solitude. Mais le danger le plus lourd est celui des ennemis intérieurs, c'est-à-dire notre volonté, désaxée ou chancelante. A ce niveau, le philosophe cordouan semble se rappeler les *Nombres* de Cristo de Fray Luis de León, qui, dès 1583, attiraient notre attention sur «le mal de la volonté», dans la perspective même de saint Augustin. Le risque majeur, c'est, après, s'être débarrassé des vices, d'être incapable de redresser le cap; le danger, c'est la paresse devant l'effort d'ascèse, c'est-à-dire la paresse du vouloir. Le prédicateur nous propose deux remèdes: le premier consiste à nous méfier de la tromperie que peut nous dispenser notre volonté mal orienté et égocentrique; par exemple, saint Pierre, au Jardin des Oliviers, refusant de se laisser laver les pieds par Jésus ou encore les prêtres qui se firent tuer au combat pour Israël, alors que leur vocation n'était aucunement de participer à la guerre. Un grand nombre d'actions qui, en elles-mêmes, semblent bonnes, sont, au fond, mauvaises, parce qu'elles proviennent de la volonté propre<sup>24</sup>, c'est-à-dire de notre pulsion arbitraire et capricieuse.

Le second préservatif contre la paganisation de notre existence, c'est de résister directement à cet «esprit-propre» (comme le disent les grands mystiques), chaque fois qu'il nous suggère une mauvaise action. Ici, M. C. dénonce tous les pharisaïsmes qui nous abusent et qui cachent, en fait, beaucoup d'inconduite plus ou moins secrètes. «Certains se refusent aux conversations libertines, mais leur langue est pire qu'une épée, contre leur prochain»<sup>25</sup>. Tel autre se fait scrupule de manquer la messe, mais il vit avec de l'argent mal gagné.

En somme, le plus grand coupable, parmi les nombreuses entraves à la foi et à la bonne conduite, c'est l'orgueil, le premier et le plus dommageable des péchés capitaux. Le quatrième sermon du recueil (toujours pour un dimanche de l'Avent) y revient avec insistance. «L'amour-propre désordonné, qui est l'ennemi le plus intime et le plus rusé de nos âmes, nous met devant les yeux les défauts de nos prochains spécialement ceux de nos supérieurs; il nous dérobe les raisons avec lesquelles nous devrions les en disculper et il grossit ces défauts à l'excès; inversement, il nous cache nos propres défauts ou il fait en sorte qu'ils soient davan-

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 46: «conservan el amor al dinero».

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 48: «No el retiro al desierto precisamente, sino el retiro que sea compatible con nuestras obligaciones».

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 52: «fueron todas acciones buenas en sí, pero malas porque nacían de la voluntad propia».

<sup>25</sup> *Ibid.*, loc. cit., p. 53: «se niegan a las conversaciones libertinas, pero su lengua es peor que una espada de dos filos contra su prójimo».



tage attribués à la faute d'autrui qu'à notre propre faute»<sup>26</sup>... C'est toujours l'aveuglement de chacun à l'égard de ses propres déficiences ou vices, qui sont considérés par lui avec beaucoup d'indulgence, tandis que l'on a un oeil de lynx pour les péchés d'autrui (on songe à *La Besace*, dans *La Fontaine*).

Sur ce point, le 5<sup>e</sup> Sermon insiste encore (pp. 85-86). «Les péchés d'autrui excitent le zèle des personnes vertueuses; mais à ce zèle se mêle une bonne part d'amour-propre, lorsque, nous considérant comme exempts du péché que nous entreprenons de corriger chez notre prochain, nous nous prétendons supérieurs à lui»<sup>27</sup>. M. C. a certainement présente à l'esprit la parabole évangélique de la paille et de la poutre! Il ajoute, inversement, plus loin (cf. 96-97) que les impies, eux aussi jouissant de la même acuité de vue pour les tares d'autrui, mais atteints de la même cécité pour les leurs propres, «prennent les défauts véritables ou imaginaires des chrétiens vertueux comme prétexte pour discréditer et mépriser leur vertu: de même que les Pharisiens, voyant que les Apôtres ne se lavaient pas les mains avant de manger, ou cueillaient des épis pendant le sabbath ou encore ne jeûnaient pas, en prenaient occasion pour censurer leur conduite»<sup>28</sup>.

Cet orgueil de soi-même se manifeste aussi par le goût effréné du luxe, notamment dans le vêtements<sup>29</sup>: «le luxe prouve infailliblement l'orgueil et la superbe dans le coeur de celui qui le suit»<sup>30</sup>. Ce souci de paraître — plutôt que d'être — selon le mot de Victor Cousin — est une bien périlleuse illusion<sup>31</sup>. Pareillement, à la fin du 9<sup>e</sup> Sermon (pp. 161-162), l'orateur sacré nous incite à immoler notre amour-propre à l'amour de Jésus-Christ. «De même que J. C. est mort pour tous, de même nous devons tous mourir avec lui. L'amour-propre de nous-même est le principe de notre vie, de nos mouvements, de nos désirs, de nos craintes, de notre joie, de notre souffrance, Nous nous sommes fait nous-mêmes le centre et le but de toutes nos activités et de nos plans. Nous avons cherché notre bonheur en nous. Eh bien ! nous devons mourir à cet amour injuste, nous devons le tenir pour mort, si nous sommes morts

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 25: «El amor propio desordenado, que es el enemigo más íntimo y más astuto de nuestras almas, nos pone delante de los ojos los defectos de nuestros prójimos, especialmente de nuestros superiores: nos encubre las razones con que los deberíamos disculpar, y no los abulta demasiado; por el contrario, nos oculta nuestros propios defectos o hace de modo que se atribuyan más a falta de otro que a propia culpa nuestra».

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 85: «los pecados ajenos excitan el celo de las personas de virtud; pero con este celo va mezclada las más veces una buena porción de amor propio, cuando considerándonos libres del pecado que vamos a corregir en el prójimo, nos reputamos superiores a él».

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 96 (6<sup>e</sup> Sermon): «toman los defectos verdaderos o imaginarios de los cristianos virtuosos, por pretexto para desacreditar y despreciar su virtud, como los fariseos de no ver lavarse las manos antes de comer a los apóstoles, de verles coger espigas en el sábado, de ver ayunar a los discipulos de Juan y comer los de Jesucristo, tomaban ocasión para menospreciar y censurar su conducta».

<sup>29</sup> *Ibid.*, 7<sup>e</sup> Sermon, pp. 112-18.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 118: «Este lujo prueba infaliblemente la soberbia y orgullo en el corazón del que lo sigue».

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 119.

avec J.C.»<sup>32</sup>. «Au lieu, de ce mauvais amour, le Rédempteur nous a donné le sien, qui est le principe d'un nouvel être et d'une nouvelle vie»<sup>33</sup>. L'orgueil a été la source du péché originel par lequel plusieurs anges et ensuite le premier homme se sont rebellés contre Dieu, dans la vaine ambition de devenir Dieu à leur tour ! Cet amour-propre a été la cause du chaos universel. «Toutes choses sont restées, d'une certaine manière, désaccordées et, pour ainsi dire, tirées hors de leurs gonds et hors de leur juste place par le péché originel, à cause duquel, de même que l'homme se rebella contre Dieu, de même toutes les autres créatures se rebellèrent contre l'homme: celles qui sont ses servantes le sont par force et seulement dans l'espoir de se voir libérées de cet esclavage dans lequel les tient l'homme pécheur, en les faisant tributaires de ses vanités»<sup>34</sup>.

Cet orgueil a été analysé (surtout, comme *libido dominandi*) assez longuement encore, dans le 21<sup>e</sup> Sermon<sup>35</sup>, où (sur le thème du Fils de l'Homme venu pour servir, et non pas pour être servi: Matthieu, II, 28), nous sont énumérées et décrites les trois espèces principales de l'orgueil. La première est l'orgueil envers Dieu: «elle consiste en ce qu'oubliant la dépendance où elle se trouve vis-à-vis du créateur, la créature veut sottement s'égaliser à Lui, en usurpant son pouvoir et sa souveraineté»<sup>36</sup>. La deuxième est l'orgueil envers nous-même: «elle consiste en un certain jugement avantageux que nous formons de nos qualités d'âme ou de corps: ce jugement s'accompagne de la fausse persuasion que nous ne devons pas à Dieu ces qualités ou, du moins, si elles nous sont venues de la main de Dieu, nous en sommes arrivés à avoir un certain droit à elles, par le fait même qu'il nous les a données»<sup>37</sup>. D'où une autosatisfaction totale. La troisième espèce est l'orgueil envers autrui: «ce n'est pas autre chose que le désir de dominer les autres hommes, en se rendant supérieur à eux»<sup>38</sup>. Cette domination peut être, à son tour,

32 *Ibid.*, p. 161: «así como él murió por nosotros, así nosotros todos debemos morir con él. Es el amor propio de nosotros mismos, el principio de nuestra vida, de nuestros movimientos, de nuestros deseos, de nuestros temores, de nuestra alegría, de nuestro dolor. Nos hemos hecho a nosotros mismos centro y fin de todas nuestras acciones y nuestros planes. Hemos buscado nuestra felicidad dentro de nosotros; pues a este amor injusto debemos morir, a este amor hemos muerto, si hemos muerto con Cristo».

33 *Ibid.*: «Y en vez de este amor malo él nos da su amor, que es el principio de un nuevo ser y de una nueva vida».

34 *Ibid.*, pp. 239-240 (14<sup>e</sup> Sermon; pour un Second dimanche de Carême): «Todas ellas quedaron en cierto modo desconcertadas, y como si dijéramos, sacadas de quicio y fuera de lugar por el primer pecado, por el cual, así como el hombre se rebeló contra Dios, así todas las demás criaturas se rebelaron contra el hombre, y las que lo sirven lo hacen de por fuerza, y a más no poder, sólo por la esperanza de verse libres de esta esclavitud en que las tiene el hombre pecador, haciéndolas tributarias de sus vanidades».

35 *Ibid.*, 21<sup>e</sup> Sermon (p. 360-73).

36 *Ibid.*, p. 362: «consiste en que, olvidando la criatura la dependencia que tiene de su Criador, quiere neciamente igualarse a él usurpándole su poder y soberanía».

37 *Ibid.*: «consiste en cierto juicio aventajoso que formamos, de nuestras prendas, o al menos que si nos han venido de mano de Dios por habernoslas dado hemos llegado a adquirir cierto derecho a ellas».

38 *Loc. cit.*: «no es más que el deseo de dominar a los demás haciéndose superior a ellos».

extérieure (par les postes de direction que nous obtenons) ou, au contraire, intérieure (par l'exercice d'une prépondérance, soit sur leur entendement, soit sur leur coeur).

La domination par les postes assumés est le propre des gens qui veulent faire une carrière («hombres de carrera») <sup>39</sup>; mais tous les hommes sont plus ou moins atteints de ce virus. «Il n'est pas besoin d'avoir des agents à Madrid, de souligner à la cour la place de nos mérites, d'activer les ressorts efficaces qui peuvent promouvoir nos prétentions, en nous servant de moyens licites ou de recours ténébreux...» <sup>40</sup>; beaucoup de personnes, recluses au fond des cloîtres ou occupant de très humbles emplois, ont «le coeur rongé par cette hantise» <sup>41</sup>. Qu'on procure à un ascète ou à un obscur plébeien une relation susceptible de le faire monter dans la hiérarchie sociale, il fera comme la flèche de l'arc, lancée avec d'autant plus de force que la corde était plus tendue et l'arc plus recourbé. M.C. décrit avec beaucoup de couleur l'attitude de ce conquérant, prétendant aux places de choix, «qui dépasse toutes les limites de la modération» <sup>42</sup>. La plupart des conversations populaires est consacrée à la censure du gouvernement, parce qu'on voudrait se mettre à sa place et donner, à son tour, des ordres sans réplique...

La domination intellectuelle est plus subtile, moins voyante peut-être, mais tout aussi véhémente. «Certains sujets, éloignés de toutes les intrigues de la Cour et qui se vantent de mépriser ceux qui marchent dans la carrière de la chasse aux postes, disent qu'ils laissent aller de monde comme il le veut et passent une vie qu'ils appellent philosophique. Hélas ! ils sont plus insupportablement ambitieux que les autres. Ils ne veulent pas soumettre de façon visible les hommes en occupant les postes de premier plan, mais ils aspirent à un empire encore plus tyrannique, qui est celui des entendements. Persuadés qu'ils savent tout, ils parlent toujours sur un ton dictatorial, comme des maîtres infailibles ...(...)... S'ils parviennent à devenir chefs de partis, alors de quelles viles manoeuvres ne se servent-ils pas pour grossir le nombre de leurs affidés et pour détruire ceux qui suivent le parti opposé ! Tel est le vice commun aux hommes de lettres» <sup>43</sup>. On sent ici que M. C. a fait l'expérience dou-

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 363: «no es preciso tener agentes en Madrid, poner en la cámara nuestro papel de méritos, activar los resortes eficaces que pueden promover nuestras pretensiones valiéndonos de medios lícitos o de recursos tenebrosos indignos de un hombre de bien».

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 364: «cuyo corazón está corroído por esta carcoma».

<sup>42</sup> *Ibid.*: «pasar todos los límites de la moderación».

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 365: «ciertos suetos abstraídos de todas las intrigas de corte, separados de todo comercio con los poderosos, y que hacen gala de despreciar a los que se ocupan en la carrera de las pretensiones. Dicen que dejan ir al mundo por donde va, y pasan así una vida que llaman filosófica: ¡ay!, que estos son más intolerablemente ambiciosos que los primeros ! No quieren sojuzgar visiblemente a los hombres ocupando los primeros puestos, pero aspiran a un imperio todavía más tiránico, que es el de los entendimientos. Persuadidos de que todo lo saben y de que ven las cosas según su verdadero aspecto, siempre hablan en tono dictatorio como maestros infalibles y preceptores natos del linaje humano...(...)... Pero si para este fin llegan a declararse cabezas de partido, entonces de qué viles maniobras se valen para engrasar el número de sus faccionistas y para destruir a los que siguen el partido opuesto !...(...)... Este es el vicio común de lo literatos».

loureuse des attaques perfides de ces intellectuels, avides de puissance. Son biographe d'ailleurs<sup>44</sup> a un peu levé le voile sur les dures critiques que le maître dut subir de la part de certains intégristes et réactionnaires!

La troisième espèce de domination enfin est celle de la séduction féminine, qui use de la sensibilité et du cœur. Bien que leur vocation semble les retenir à la maison et dans le calme, loin des honneurs et des prestiges, les femmes sont, elles aussi, contaminées par le prurit de l'ambition: «elles aspirent à une monarchie plus douce, mais plus sûre, qui est celle des cœurs»<sup>45</sup>. A cette fin, elles usent de mille moyens: des vêtements brillants aux caresses et aux dédains. «Elles ne sont pas heureuses tant qu'elles n'ont pas fait tomber en captivité tous ceux qui ont eu la malchance de les regarder»<sup>46</sup>; elles se complaisent à mettre en concurrence les divers prétendants et à jouer sans scrupule de leur rêts amoureux. «Je ne dirai jamais que toutes les personnes du sexe aient une si grande faiblesse qu'elles se laissent vaincre par ces excès d'ambition; mais si elles veulent se montrer de bonne foi et ne pas se tromper elles-mêmes, elles doivent toutes avouer qu'elles constatent ces sentiments au fond de leur cœur»<sup>47</sup>.

Le prédicateur cordouan blâme sévèrement ces trois genres d'orgueil, comme contraires à notre respect envers Dieu, envers nous-même et envers nos frères; bien plus, ils nous induisent au mensonge et au crime. Insatiable, l'ambition tyrannise l'ambitieux lui-même, qui perd toute quiétude. La pire espèce semble être celle des intellectuels, affamés d'élévation et de distinction. «L'orgueil d'un homme qui se prétend sage, qui vend ses opinions comme des dogmes infrangibles, nous offense à tel point que si instructive que nous trouvions sa conversation, nous préférons plutôt nous priver de ce qu'il pourrait nous enseigner que de souffrir le despotisme qu'il veut exercer sur nos entendements»<sup>48</sup>. Ces mauvais clercs —qui ont trahi, comme le dit Julien Benda— sont insupportables; ils ont l'esprit de contradiction, ne peuvent rien admettre qui diffère tant soit peu de leurs idées et se rendent «pénibles au genre humain»<sup>49</sup>. On notera ce savoureux avertissement aux pédants autoritaires: «N'aspirez pas à la domination des entendements, en voulant être

44 Cf. Gregorio de Santiago Vela, *Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustín* (Madrid, 1920) vol. V(M), article sur J. de J. Muñoz Capilla, pp. 681-733.

45 *Sermones*, tome I, p. 367 (21<sup>e</sup> Sermon): «aspiran a otra monarquía más dulce, pero más segura, que es la de los corazones».

46 *Ibid.*, loc.: «no viven gustosas mientras no llevan cautivos a cuantos han tenido la desgracia de mirarlas».

47 *Ibid.*: «No diré nunca que todas las personas del sexo tengan tanta debilidad que se dejen vencer de estos excesos de ambición. Pero, si quieren proceder de buena fe y no engañarse a sí mismas, deben confesar todas que advierten en su interior estos sentimientos».

48 *Ibid.*, p. 370: «el orgullo de un sabio presumido, que vende sus opiniones como dogmas irrefragables, que por más instructiva que hallemos su conversación, más bien queremos privarnos de lo que nos podría enseñar que sufrir el despotismo que quiere ejercer sobre nuestros entendimientos».

49 *Ibid.*, p. 371: «fastidiosos al género humano».

maitres et en voulant être appelés docteurs, parce que seul Jésus-Christ est votre maître et docteur!»<sup>50</sup>.

C'est le même reproche de foncier orgueil que M. C. adresse à tous ceux qui veulent réformer le monde, plutôt que de se réformer eux-mêmes (on songe aux *arbitristas* de la place publique et des cafés!). En lisant le 4<sup>e</sup> Sermon (pour un Second Dimanche de l'Avent)<sup>51</sup>, comment ne pas évoquer le mot de Charles Péguy: «La Révolution sera morale ou elle ne sera pas»? Méditant sur l'ascèse et sur la conduite irréprochable de saint Jean Baptiste et sur le sacrifice de sa vie pour la justice, le philosophe cordouan déplore la négligence apportée par les hommes à se convertir et à dépouiller le vieil homme, en se réformant personnellement, alors qu'ils sont prompts à proposer des plans de réforme de la Société. On sent ici le député de la Junte de Cadix, se remémorant son expérience politique, quand les parlementaires patriotes oeuvraient pour élaborer une nouvelle Constitution, sous la menace de l'envahisseur français. «En effet, à la vue des innombrables projets de réforme que nous voyons proposés à chaque pas dans les livres et dans les conversations, ...(...)..., je ne peux pas moins faire que de croire que le désir de réformer est universel, bien que ne le soit pas autant le désir de se réformer»<sup>52</sup>.

Citons également ce texte: «Nous proposons des plans de réforme avec une orgueilleuse sécurité, le supérieur se plaint du manque d'obéissance chez les subordonnés ...(...)... Le subordonné se plaint du manque de prudence chez le supérieur et il présente les plans d'un bon gouvernement. L'ecclésiastique déplore le peu de vénération qu'on lui porte. Le laïque tonne contre les vices qu'il observe chez certains ecclésiastiques ...(...)... Et il résulte de tout cela que, tous les hommes essayant de réformer les autres, il leur reste encore à chacun à se réformer lui-même. Mais quand l'amour-propre ne peut pallier les défauts et les abus au milieu desquels nous vivons et quand il ne trouve pas facile de les attribuer aux autres hommes, il nous incite à croire que ce sont des effets nécessaires de notre époque et de nos circonstances et à attendre, pour les soumettre à la réforme, d'autres âges et une combinaison différente des choses. ...(...)... Pour calmer ce prurit de tout réformer, qui rend inquiets beaucoup d'hommes, sans leur laisser le temps de réfléchir sur eux-mêmes, je les supplierais de remarquer le rôle profondément incorrect qu'ils jouent dans le monde et je les réprimanderais en me servant des arguments de l'Apôtre (St Paul) en leur disant: «pourquoi te mêles-tu d'être juge des vies d'autrui? Laisse donc ton prochain, car il rendra compte à Dieu de sa conduite ...(...)... Tu te plains de notre époque et, oubliant tes devoirs, tu fais retour aux âges passés; tu te figures des espaces imaginaires où tu lèves des plans, à ton avis solides et très utiles; avant de poser les bases de cet édifice, bâti dans les airs, sache que

50 *Ibid.*, p. 373: «No aspireis al dominio de los entendimientos queriendo ser maestros y que os llamen doctores, porque vuestro maestro y doctor es sólo Jesucristo».

51 *Ibid.*, pp. 58-74.

52 *Ibid.*, p. 60: «a vista de los innumerables proyectos de reforma que en libros y en conversaciones vemos propuestos a cada paso, ...(...)..., no puedo menos de creer que el deseo de reformar es universal, aunque no lo es tanto el de reformarse».

tout ce qu'il faut dire a déjà été dit par d'autres ...(...)... Crains Dieu et garde ses commandements: tel est ton devoir et c'est le principe le plus solide de la réforme que tu désires»<sup>53</sup>.

Une autre satire de l'égoïsme se trouve au 39<sup>e</sup> Sermon (pour un mardi de Carême de 1804), où M. C. incrimine les magistrats municipaux de Cordoue, qui ont oublié la charité et le civisme, pour devenir méprisants et pleins d'eux-mêmes, indifférents à la misère du peuple. «En effet, l'égoïsme est si vil qu'il n'ose pas se montrer au grand jour; il cherche plutôt à se couvrir du déguisement du patriotisme; à cet effet est nécessaire la ruse maligne qui, comme le loup, s'enveloppe avec la peau de la douce brebis, pour dévorer le troupeau avec plus de sécurité, ...(...) Quand donc plus qu'aujourd'hui les tyrans se sont-ils couverts avec plus de ruse, sous le voile de zélés patriotes? Et ainsi l'égoïsme glacial gèle la charité céleste»<sup>54</sup>.

Ailleurs encore le maître cordouan est revenu sur ce thème. Par exemple, dans le 10<sup>e</sup> Sermon (un second Dimanche de Carême), il s'écrie: « Craignons, mes frères, d'être abusés par notre amour-propre; méfions-nous beaucoup de la limitation, de l'obscurité et de l'ignorance de notre entendement!»<sup>55</sup>. Ou encore, dans le 4<sup>e</sup> Sermon (pour le mardi de la 4<sup>e</sup> semaine de Carême de 1808), parlant de Jésus fustigeant les Pharisiens, M. C. remarque: «Le premier défaut qu'il leur reproche, c'est celui de l'orgueil et de l'ambition, qui les aveuglait au point d'oublier leurs obligations, en même temps qu'ils se montraient suprêmement soucieux de ce que leurs subordonnés accomplissent les leurs ...(...)... Ils s'achar-

53 *Ibid.*, p. 61: «proponemos planes de reforma con orgullosa seguridad. El superior se queja de falta de subordinación en los súbditos, y quiere entablar penas rigurosas para hacerlos dóciles a sus preceptos. El súbdito se lamenta de falta de prudencia en el superior, y presenta medios de buen gobierno. El eclesiástico lleva a mal la ponveneración que se les tiene, las vejaciones que padece, y quisiera corregir todos los abusos que hay en esta parte. El seglar clama contra los vicios qu nota en algunos eclesiásticos ...(...)... y de tood esto viene a resultar que intentando todas las reformas ajenas, todas igualmente quedan por reformarse. Mas cuando el amor propio no pueden paliar los defectos y abusos en que vivimos, ni halla fácil atribuirlos a nuestros prójimos, hace que los creamos efectos necesarios de estos tiempos y de estas circunstancias, y que se espere para la reforma otras edades y diferente combinación de cosas».

54 *Ibid.*, p. 62: «Para sosegar este prurito de reformarlo todo, que trae inquietos a muchos sin darles tiempo a que reflexiona sobre si mismos, yo les suplicaría que advirtiesen el papel tan impertinente que hacen en el mundo, y los reconvenría con las razones del apóstol diciéndoles: A qué fin te entras a ser juez de vida ajenas? ...(...)... Deja a tu prójimo, que él dará cuenta a Dios de su conducta...(...)... Te quejas de estos tiempos, y olvidando tus obligaciones, corres a las edades pasadas, y te figuras espacios imaginarios donde entiendes tus líneas y levantas planes a tu parecer sólidos y utilísimos; antes de echar los cimientos a ese edificio aéreo, sábetete que cuanto hay que decir está ya dicho por otros...(...)... Teme a Dios y guarda sus mandamientos: esa es tu obligación, que siempre puedes practicar, y el principio más sólido de la reforma que deseas».

55 *Sermones*, tome II, p. 353: «Porque egoismo es tan vil que na se atreve a dar la cara: antes procura revestirse con el ropaje del patriotismo: para esto es necesario la malicia astuta que como el lobo se encubra con la piel de la mansa oveja para devorar con más seguridad el rebaño...(...)... ¿Cuando se han encubierto con más astucia los tiranos bajo la capa de celosos patriotas?...(...)... Y así el frío egoismo va helando la caridad celestial».

naient beaucoup à faire valoir leur autorité, en déployant ostensiblement, devant la multitude, toutes les brillantes marques de cette autorité ... (...)... Ne les imitez pas dans cette vanité et n'aspirez à aucune autre distinction que celle de servir vos frères; en effet, tout homme qui s'élève sera abaissé et tout homme qui s'abaisse sera élevé»<sup>56</sup>.

\* \* \*

Néanmoins, M. C. n'en reste pas à la seule description du désordre des hommes: il s'efforce aussi de nous appeler à reconstruire l'harmonie dans notre âme et dans la société. C'est pourquoi, un peu comme les fondateurs de la République Française, en 1792-93, mais avec un accent tout personnel, il nous prêche, à chaque instant, *la vertu*, ressort d'un ordre juste et fraternel; à ses yeux, par opposition à l'orgueil, le nerf central de la vertu sera la simplicité (avec l'humilité) et celle-ci nous sera proposée par l'exemple même de Jésus. Multiples sont les textes qui exposent ce qu'est la vertu. Parmi eux, on peut se référer à celui du 10<sup>e</sup> Sermon, lors d'un 2<sup>e</sup> Dimanche de Carême, qui place en exergue un verset de l'Evangile de saint Matthieu (VII, 5), relatant la Transfiguration: «celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances». Le prédicateur cordouan nous incite à contempler la sainteté de Jésus, divin modèle de vertu qui fera aussitôt disparaître «les vains fantasmes de la vertu, avec laquelle nous voulons tromper les autres hommes ou avec laquelle nous nous trompons nous-même»<sup>57</sup>. On confrontera la vertu sublime de Jésus avec la nôtre, après que celle-ci aura été épurée de ses scories.

A cet égard, M.C. distingue trois sortes de vertus humaines: la «vertu feinte» (qui trompe autrui), la «vertu fausse» (qui nous abuse nous-même) et la «vertu débile» (que nous abandonnerons, dès qu'elle deviendra exigeante). Effectivement, la vertu d'ici-bas présente une grosse ambiguïté. La vertu feinte est celle des méchantes gens, qui fardent leurs vices sous de flatteuses couleurs. «En même temps qu'ils abominent la solide vertu des bons, ils s'efforcent de ressembler à eux; et bien qu'ils soient des loups au fond d'eux-mêmes, ils se couvrent d'une peau de brebis, afin d'être pris pour elles»<sup>58</sup>. La société paraît à M.C. une sentine de mauvaises moeurs, hypocritement cachées sous des apparences engageantes. «En voyant le commerce commun et courant

56 Tome II, p. 174: «Temamos, hermanos míos, temamos ser engañados por nuestro amor propio; temamos y desconfiemos mucho, mucho, mucho de la limitación, de la oscuridad, de la ignorancia de nuestro entendimiento!».

57 Tome II, p. 394: «El primer defecto que les arguye es el del orgullo y ambición, que los cegaba hasta el punto de olvidar sus obligaciones, al paso que manifestaban celosos de que sus súbditos cumplieren las suyas... Tienen mucho cuidado en hacer valer su autoridad, ostentando a los ojos de la multitud muy brillantes todas las insignias de ella... (...)... No los imiteis en esta vanidad, ni apetezcáis otra distinción que la de servir a vuestros hermanos; porque todo el que se exaltare será humillado, y por el contrario todo el que se humillare será exaltado».

58 *Ibid.*, p. 106: «los vanos fantasmas de virtud con que queremos engañar a los demás, o con que nos engañamos a nosotros mismos».

que nous entretenons dans la société, tout homme dira que nous vivons comme des frères, dans la plus parfaite harmonie (...)... Mais quel venin dans le cœur ! L'envie, la haine, l'indifférence devant les besoins les plus urgents du prochain, la médisance, la calomnie, les ruses maléfiques pour le ruiner: tel est ce qui se cache sous un tel voile»<sup>59</sup>. Chacun cherche à présenter à autrui le visage que celui-ci attend de lui, selon son caractère. «Ils disent une chose dans les chaires, mais ils ne mettent pas en pratique ce qu'ils professent»<sup>60</sup>.

La vertu fausse est celle qui s'abuse elle-même, plus ou moins consciemment. «Nous sommes tous plus ou moins hypocrites envers nous-mêmes, disimulant ou disculpant nos fautes et valorisant le peu qu'il y a de bon en nous»<sup>62</sup>. Il arrive ainsi que notre entendement égare notre volonté, ou, au contraire, que celle-ci le perturbe, en l'engageant dans des voies tortueuses. L'impact de l'habitude est également très préjudiciable parfois à notre connaissance du Bien et à sa pratique. «Même les péchés les plus graves et les plus horribles, quand il s'est formé l'habitude de les commettre, sont réputés légers ou ne sont pas jugés comme étant des péchés, à tel point que non seulement on ne les cache pas, mais encore on les publie et on les célèbre»<sup>63</sup>. Dans d'autres cas, on occupe un emploi officiel, sans se soucier de la grande responsabilité qu'il suppose chez son détenteur; les parents, désireux que leurs enfants fassent carrière, les poussent à s'appliquer avec la plus grande émulation à leurs études, mais sans jamais leur montrer l'horizon spirituel, moral et religieux de leurs futurs emplois, dans le plan divin.

La vertu débile est celle des consciences chancelantes, «qui suivent la vertu quand elle leur est avantageuse, mais qui l'abandonnent quand elle ne leur est plus profitable!»<sup>64</sup>. Tant que la volonté de Dieu s'accorde avec la leur, ils s'y conforment; mais s'il leur faut renoncer à cette dernière, ils refusent d'accomplir ce sacrifice. Beaucoup d'entre nous se targuent d'aimer la justice; mais quand il s'agit de restituer un bien mal acquis, ils se dérobent à cette démarche, par des faux-fuyants. Or, «vertu est un mot qui signifie force: là où il n'y a pas de force, il n'y a pas de véritable, de solide et de ferme vertu»<sup>65</sup>. A cette débilité M.C.

59 *Ibid.*, p. 167: «al paso que abominan la sólida virtud de los buenos, se afanan procurando parecerse a ellos; y aunque sean lobos en su interior, se cubren con piel de ovejas para ser tenidos por tales».

60 *Ibid.*, *loc. cit.*: «Al ver el trato común y ordinario que tocamos en la sociedad, dirá cualquiera que vivimos como hermanos en la más perfecta armonía. Pero, ¡qué veneno en el corazón! La envidia, el odio, la indiferencia en las más urgentes necesidades del prójimo, la maledicencia, la calumnia, las malas artes para arruinarlo: esto es lo que se oculta bajo aquel velo».

61 *Ibid.*: «dicen una cosa en los pulpitos, pero no obran lo que predicán».

62 *Ibid.*, p. 171: «Todos somos más o menos hipócritas para nosotros mismos, disimulando o disculpando nuestros defectos, y avalorando y ponderando lo poco que hay de bueno en nosotros».

63 *Ibid.*, p. 172: «Aun los pecados más graves y horrorosos, cuando hay ya costumbre de cometerlos, o se creen leves, o no se juzga que sean pecados, hasta tal punto que no sólo no se ocultan, sino que se publican y se celebran».

64 *Ibid.*, p. 175: «que sólo siguen la virtud cuando les acomoda, y la abandonan cuando no les trae cuenta».

65 *Ibid.*, p. 177: «virtud es una palabra que significa fuerza», y donde no hay fuerza no hay verdadera y sólida y firme virtud».



oppose la vertu de Jésus, en soulignant ses traits: solidité, simplicité et élégance; à l'école du Sauveur, il convient de récuser les minuties dont les anciens Juifs avaient alourdi le Décalogue et il est urgent de revenir à la transparente simplicité de la loi éthique, limpide résumée dans les paraboles — si justement populaires ! Dieu ne nous demande pas de actes extraordinaires et une sainteté hors série: il veut seulement que nous accomplissions honnêtement notre devoir d'état, nos obligations quotidiennes et banales, comme il fut, lui-même, pendant trente ans, un obscur charpentier, ponctuel et appliqué. «Parmi toutes les œuvres de mortification extérieure, la première, la principale, la plus méritoire, est le travail»<sup>66</sup>. «Le chemin plat (le plus courant) est le plus sûr; et les sentiers communs sont les moins risqués»<sup>67</sup>. Mais cette humble conduite — qui n'a rien à voir avec la multiplication oiseuse des exercices de dévotion ou des rites spectaculaires — requiert parfois du courage et beaucoup de ferveur. Une leçon d'intrinsécisme ressort de la parénétique muñozcapillienne: il nous faut offrir à Dieu «un cœur franc et ouvert, comme un enfant le présente à son père, en toute occasion»<sup>68</sup>. M.C. nous expose, d'ailleurs, avec franchise, les difficultés et les joies de ce «chemin de la vertu»<sup>69</sup>, qui nous procure, en fin de compte, la paix avec Dieu et avec les hommes.

La clé de la vertu chrétienne, c'est *l'Amour*, auquel M.C. consacre de nombreuses pages, dans les sermons les plus divers. Les textes à cet égard les plus typiques et les plus enflammés de composition se trouvent au 13<sup>e</sup> Sermon<sup>70</sup>. Jésus est l'amour même: «il est l'aimable et l'aimé par excellence»<sup>71</sup>; comme le dit saint Augustin, on n'entre dans la vérité que par l'amour. Ce qui rend digne d'amour un être, ce ne sont pas ses qualités corporelles ou intellectuelles, mais celles de son cœur<sup>72</sup>. Jésus usa d'une douceur extrême et continuelle dans sa vie et dans son apostolat. «Il n'était pas venu pour condamner les hommes, mais pour sauver les pécheurs»<sup>73</sup>, tout comme les justes. Sa tendresse proverbiale était dispensée à tous, mais surtout aux petits, aux humbles et aux ignorants. D'où l'erreur de certains esprits de nos jours, qui veulent nous faire croire que Jésus trama «une conspiration de philosophe, un système symbolique d'astronomie»<sup>74</sup> (allusion au sabéisme de Dupuis). Compâtissant, Jésus fut le Bon Pasteur — à la différence de tant de soi-disant grands hommes (sages de la Grèce, chefs de guerre, «conquistadores», penseurs contemporains), qui, après nous avoir promis

66 11<sup>e</sup> Sermon, p. 190: «entre todas las obras de mortificación exterior, la primera, a principal, la más meritoria es el trabajo».

67 *Ibid.*, p. 191: «El camino llano es el más seguro».

68 *Ibid.*, p. 195: «corazón franco y abierto cual lo presenta un hijo a su padre en todas ocasiones».

69 *Ibid.*, 19<sup>e</sup> Sermon, pour un Second Dimanche de Carême, pp. 334-359.

70 *Ibid.*, 13<sup>e</sup> Sermon, pour un Second Dimanche de Carême, pp. 210-32.

71 *Ibid.*, p. 213: «Jesús es el amable y el amado por excelencia».

72 *Ibid.*, p. 214: «las cualidades buenas de su corazón».

73 *Ibid.*, p. 217: «no había venido Jesús a condenar a los hombres, sino a salvar a los pecadores».

74 *Ibid.*, p. 220: «una conspiración filosófica, un sistema simbólico de astronomía».

monts et merveilles, nous laissent sur notre faim, une fois dissipés leurs mirages!

«La multitude des aimés (amants) de Jésus est innombrable. Son épouse, l'Eglise, les contient tous en son sein (martyrs, pontifes, anachorètes, vierges, justes)» <sup>75</sup>. Comme Léon l'Hébreu (après Platon) et Fray Luis de León (*Nombres de Cristo*, «Amado»), M.C. a des accents enthousiastes et quasimystiques pour chanter cet Amour total que représente Jésus, à tel point qu'il est permis de se demander s'il ne fut pas favorisé de dons surnaturels en ce domaine. Il n'est que de lire les paragraphes incandescents où il célèbre Jésus, soleil et brasier, qui illumine et irradie, en réchauffant tous les hommes: centre du temple immense que constitue la création universelle («le centre où se trouvent l'autel et le sanctuaire») <sup>76</sup>, puissance formidable d'attraction pour tous les êtres. «Oh! Amour toujours ancien et toujours nouveau, qui rassasie et qui jamais ne lasse! Pourquoi ne plaçons-nous pas en Vous tout notre cœur, fatigué de changer constamment d'objet, afin qu'il ne souffre pas de la nausée que cause tout ce qui n'est pas vous-même? — Vous seul, objet de l'amour de toutes choses, même de celles qui manquent de vie et de sentiment; en effet, cette grande machine de l'univers (réminiscence des *Nombres de Cristo*?), qu'est-elle d'autre, sinon l'auguste et sublime temple de la Divinité, dans lequel Jésus reçoit l'hommage de toutes les créatures, afin de l'offrir, comme l'unique prêtre qui soit digne de le faire, à son Père éternel? De même que dans le temple toutes les parties renvoient les unes aux autres, ou de même que toutes regardent et sont inclinées vers un point commun, qui est le centre où est l'autel et le sanctuaire, de même, dans l'univers, toutes les parties, à leur manière, regardent amoureusement le sanctuaire de ce temple, qui est Jésus Christ» <sup>77</sup>. Et cette prosopopée se poursuit en une élévation vers la Jérusalem céleste, «beata pacis visio», telle que l'aperçut St Jean l'Evangeliste, dans ses visions de Pathmos. Elle s'achève par une évocation de «l'irrésistible inclination» qui entraîne toutes les créatures vers Jésus, dont la Beauté ineffable et immarcescible dans sa perfection est le paradigme inégalable de tout. «Quelle grandeur quelle suavité, quelle douceur, quelle paix et quelle délicieuse tranquillité, celles de ceux qui t'aiment!» <sup>78</sup>.

Il semble indiqué de rapprocher ces pages d'un développement ana-

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 226: «Es sin número la muchedumbre de amantes de Jesús, que esta esposa encierra en su seno».

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 227: «el centro en dónde está el altar y el santuario».

<sup>77</sup> *Ibid.*: «¡Oh amor, siempre antiguo y siempre nuevo, que siempre sacias y nunca hartas! ¿por qué no empleamos en tí todo nuestro corazón cansado de mudar de objetos, para no apurarse del fastidio que causa cuanto no sois vos mismo? Vos, objeto sólo del amor de todas las cosas, aun de aquellas que carecen de vida y de sentimiento; porque toda esta gran máquina del universo, ¿qué otra cosa es sino el augusto y sublime templo de la Divinidad, en el que Jesús recibe el homenaje de todas las criaturas, para ofrecerlo como único sacerdote digno a su Padre eterno? Y así como en el templo todas las partes dicen unas con otras, y como que todos miran y están inclinadas hacia un punto común, que es el centro en dónde está el altar y el santuario, así en el universo todas sus partes, a su modo, miran amorosamente al santuario de este templo, que es Jesucristo».

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 232: «¡Qué grandezza, qué gozo, qué dureza, qué paz y qué suave tranquilidad la de los que te aman!».

logue, qui se trouve au 15<sup>e</sup> Sermon<sup>79</sup> et qui constitue comme le couronnement de ce vibrant éloge de l'Amour transcendant. M.C. y trace le dessin schématique de ce que sera la vision béatifique dans l'éternité. «Le jour arrivera où brûlera le feu de l'amour pour Jésus, pur, sans contradiction, lorsque, ses élus étant placés avec lui à la droite du Père, il régnera par amour dans les cœurs d'eux tous; amour qui ne subira aucune altération»<sup>80</sup>. Paraissant encore se remémorer une comparaison introduite par Fray Luis de León (*Nombres de Cristo*, I). M.C. propose l'image du soleil se reflétant dans l'infinité des miroirs; les rayons ardents de Dieu embraseront les fidèles d'un amour incommensurable et leur procureront une béatitude indicible. Cette apocatastase consacrerait le triomphe du Sauveur, dans la gloire de la Trinité. «Oh ! mystère d'amour incompréhensible, plutôt fait pour être contemplé dans le Ciel que pour être expliqué sur la Terre»<sup>81</sup>.

\* \* \*

Tels sont les sommets de méditation et d'intense chaleur dévotieuse, qu'atteignent les *Sermons* de M.C. Si l'on en entreprenait une exégèse à loisir et à fond, il s'imposerait à nous d'en chercher les sources et de nous interroger sur leur signification dans la vie et dans l'oeuvre du philosophe cordouan. Il faudrait également rapporter les linéaments de sa philosophie de l'Histoire, qui, comme celle de Bossuet, de Vico, de Balmes ou de Donoso Cortés, est profondément théologique et eschatologique. Selon lui, en effet, on peut distinguer trois époques dans l'évolution de l'humanité<sup>82</sup>. Dans la première (qui va de la Création à la venue de Jésus), on voit le genre humain blessé par le péché originel, mais recevant la promesse d'une rédemption, et, en attendant, convié à se conformer au Décalogue, complété par l'enseignement des Prophètes (de Jacob à Salomon, en passant par Malachie). Dans la seconde (qui s'écoule de l'Incarnation à la fin de ce bas-monde), l'Eglise avive le feu de l'Amour, répand le message de Jésus, en le défendant contre les puissances sataniques, à travers les persécutions et les schismes. Dans la troisième (celle de l'Eternité), ce sera l'épanouissement, comme magistère de vérité, qui nous conduit dans le droit chemin, vers le salut et la Parousie. Reprenant le thème du *Tratado del verdadero origen de la religión*, M.C. décrit les impostures des religions païennes et leur «fanatisme»<sup>83</sup>; il rappelle comment Lycurgue, Numa Pompilius et les philosophes gréco-latins tentèrent d'épurer ces grossiers polythéismes, afin de n'en garder que la morale (privée et civile). En un vigoureux raccourci

79 *Ibid.*, pour un Second dimanche de Carême, pp. 251-52.

80 *Ibid.*, p. 251: «llegará el día en que arderá el fuego del amor a Jesucristo, puro, sin contradicción, cuando colocados con él sus escogidos a la diestra de su Padre reine por amor en los corazones de todos ellos: amor que no padecerá alteración alguna».

81 *Ibid.*, p. 252: «¡Oh! misterio de amor incomprensible, más bien para contemplado en el cielo, que para ser explicado en la tierra!».

82 *Ibid.*, cf. pp. 247-50.

83 *Ibid.*, 16<sup>e</sup> Sermon, pour un Second Dimanche de Carême, p. 277: «fanatismo».

d'apologétique, il énonce les preuves de la religion chrétienne, en soulignant, d'ailleurs, qu'aucun culte n'a jamais eu d'origine politique, même si parfois il a été utilisé subrepticement par les dirigeants à des fins politiques ou sociales.

Dans cette lancée, il faudrait aussi rendre compte des pages remarquables sur le retour de l'enfant prodigue (contre les vains sarcasmes des Pharisiens: dans le 36<sup>e</sup> sermon<sup>84</sup> ou encore de celles sur le rôle irremplaçable du bon exemple (dans le 4<sup>e</sup> Sermon)<sup>85</sup>, ainsi que sur la correction fraternelle (5<sup>e</sup> Sermon) comme acte de charité et de justice. Il serait également important de retracer tout le mouvement des cinq sermons prononcés sur cinq Sacrements: le baptême, la confirmation, la pénitence, l'eucharistie et le mariage, ainsi que de ceux consacrés à la mort, au jugement dernier, à l'enfer et au paradis ou aux fins dernières (*los novísimos*) aux 27<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> Sermons<sup>86</sup>. L'orateur s'y montre aussi éloigné du jansénisme que du laxisme; il se veut très affectueux au Concile de Trente, suprême norme, mais sans militantisme agressif envers les non-croyants ou les non-pratiquants.

Comment passer à côté, aussi, des sept derniers Sermons, qui sont voués au rappel des devoirs incombant aux magistrats municipaux de Cordoue et, par extension, de toutes les autres villes ? Préoccupé d'action sociale et de bienfaisance, le grand prédicateur commence par y souligner l'urgence d'une information concrète des chefs de la Cité devant les problèmes du *hic et nunc*; il déplore que, jusqu'à présent, «les sciences paraissent mériter une plus grande appréciation en raison directe de leur inutilité»<sup>87</sup>; au rebours du passé, l'enseignement nouveau devra se tourner vers le réel et l'utile, en fuyant les vaines subtilités, si brillantes soient-elles ! Puis M.C. exalte «le patriotisme caritatif»<sup>88</sup>, dévoué aux citoyens, par opposition au patriotisme creux et vague de certains modernes. Il démontre qu'il est indispensable d'éduquer véritablement la jeunesse et en premier lieu, la jeunesse noble, qui sera investie de grandes charges politiques; il loue le désintéressement qui doit animer les édiles, la vaillance qu'ils doivent déployer pour lutter contre le misanthropisme (qui procède, le plus souvent, de l'indolence et de l'individualisme). Il n'hésite pas à critiquer sans ménagement les mauvais magistrats, qui acceptent les honneurs, mais qui négligent de servir le Bien Commun. Le maître cordouan dénonce aussi leur absentéisme aux assemblées communales. Puis il esquisse une réforme du code pénal et un adoucissement du régime carcéral (a-t-il lu Beccaria ?). Enfin, il s'élève contre la prédominance de l'argent et des honneurs, ainsi que contre l'intolérance de certains notables qui refusent tout dialogue. Ces ultimes sermons du recueil ont beaucoup moins d'accent proprement religieux que les autres et ils portent sur les problèmes éthiques, civils, politiques et

84 *Ibid.*, 36<sup>e</sup> Sermon, tome II, pp. 293-313.

85 *Ibid.*, 4<sup>e</sup> Sermon, tome I, pp. 63-74.

86 *Ibid.*, tome II, pp. 72-292.

87 *Ibid.*, tome II, p. 341: «las ciencias se merecieron mayor aprecio en razón directa de su inutilidad».

88 *Ibid.*, p. 350: «patriotismo caritativo».

économiques; on y retrouve des idées, qui sont émises de façon détaillée dans le *Tratado de la organización de las sociedades* (posthume, 1883).

\* \* \*

En conclusion, les *Sermons* de M.C. paraissent émaner d'un zélé apôtre des âmes, plein de délicatesse, qui propose à ses ouailles une religion authentique et déjà soucieuse de ressourcement. Animé d'une foi rayonnante, aux aspects mystiques, cet homme suprêmement éclairé témoigne d'une admirable largeur d'esprit (cf. par exemple, son éloge des pasteurs protestants de Philadelphie, faisant le catéchisme dans les prisons: tome II, p. 291). Il prêche une charité débordante, transcendant l'aumône, pour se réaliser en fraternité agissante, en effacement de soi-même au profit d'autrui et en accomplissement fervent du devoir d'état quotidien. La spiritualité qu'il prône a beaucoup de Pierre Lhande (qui fut le premier prédicateur de radiodiffusion, à Paris, dans les années 1930), mais avec les accents contrastés d'Abraham a Santa Clara (rendant confiance à Vienne assiégée) et de Lacordaire (cherchant, de tout son cœur, à réconcilier l'Évangile avec la Liberté et avec le Peuple).

ALAIN GUY